

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'adoption de la robe courte est maintenant passée à l'état de fait accompli; la nouvelle venue a pris position dans les modes actuelles, et c'est elle qui constitue aujourd'hui le costume favori pour les voyages ou les excursions, et en général pour toutes les courses qu'on fait à pied. Au début de sa carrière, peu de personnes avaient confiance en son avenir; nous, pourtant, nous n'avons jamais douté de son succès. Il était facile de prévoir que la femme élégante aussi bien que la femme économiste, — deux personnalités qui font souvent bon ménage, — adopteraient sans hésitation une mesure aussi ingénieuse, qui permet de réserver la robe à traîne pour l'appartement.

Le costume court offre encore un grand avantage que beaucoup de femmes apprécient à sa juste valeur: c'est, quand il fait chaud, d'être plus léger que tout autre à porter. Notons qu'on adopte, pour le costume court, la même mesure que pour la robe anglaise des enfants, c'est-à-dire qu'on supprime à volonté le jupon.

Un des types le plus généralement portés dans ce moment est une robe de madras à pois rouges sur fond de couleur tabac. Les devants, de coupe princesse, sont terminés par un volant plissé de 40 centimètres de hauteur. Corsage à basque et plissé pour le dos, avec empiècement. Le lé de derrière, également plissé, reste indépendant; il repose sur un faux jupon, maintenu au faux-ourlet du lé plissé ainsi qu'aux coutures de côté des devants; deux volants froncés en garnissent le bas. Une écharpe lavandière à tête plissée couvre le devant de la robe sur le volant; elle se croise derrière en traversant deux anneaux formés de bouclettes de même étoffe. Ceinture ronde en gros grain assorti; col marin en madras, entouré d'un volant froncé.

La polonaise, qui n'est autre chose qu'une robe princesse réduite, est aussi le vêtement qu'on porte le plus aujourd'hui. On en fait un costume court ou un costume long, suivant qu'on drapée le vêtement sur un faux jupon ou un vrai, et que celui-ci est ou non à traîne.

La robe princesse, elle, continue de nous imposer ses lois, et son empire s'augmente encore par suite de l'avènement du « bouffant », qui avant peu aura complètement envahi nos modes. Voici une des manières les plus simples de comprendre la nouvelle combinaison. — Le milieu du corsage est terminé en pointe, ou bien garni d'une bande d'étoffe différente, qui se continue sur le tablier. Les petits côtés de devant demeurent indépendants du reste de la robe, à partir du bas de la taille; le tablier prend leur place pour se joindre aux coutures de côté du dos. Ces petits côtés, qu'on rélargit en tant que de besoin, sont alors drapés comme des baldaquins de rideaux, de façon à recouvrir les hanches, et leurs bords sont garnis de dentelles ou de franges qui se coiffent agréablement.

Le corsage à panier se résume en une forme princesse plus courte qu'une robe ordinaire, et drapée, comme nous l'avons indiqué, sur un jupon à traîne.



P. N° 431. — COIFFURE DE CASINO,

Dessin de E. PRÉVAL.

bordée de quatre rangs de dentelle noire, avec piquet de feuillage vert grisâtre et de tulipes jaunes à bandes brunes et rouges; le ruban des brides, croisées sur le haut de la passe, était en satin brun et faille jaune.

Les ruches de crêpe lisse, de mousseline et valenciennes, placées derrière et sous le bavolet, sont encore en grande faveur. C'est une manière très-correcte de terminer un chapeau. Le genre veut, du reste, qu'on dispose la garniture principale en cache-peigne derrière, lorsqu'il s'agit de certaines formes de capote auxquelles il manque le bavolet. On emploie encore ce sys-

La dentelle plissée réapparaît dans le domaine des chapeaux, et cela de par la volonté de mesdames les MODISTES. Une des plus gracieuses dispositions consiste en ruches mousseuses. La dentelle, à cet effet, est très-basse et les rangs de ruches se pressent au bord du chapeau, sur un espace plus ou moins large, selon la grandeur et la forme de la passe. Nous avons vu une capote de paille anglaise très-mignonne, ainsi

tème pour la garniture des chapeaux ronds qui sont relevés derrière.

Les modistes parisiennes ne seront pas accusées d'être en retard, car il en est qui étalent déjà des modèles d'hiver. Il faut dire, à la vérité, que l'Exposition universelle amène assez d'étrangers qui ne seraient point satisfaits s'ils n'emportaient pas avec eux les types de la mode à venir. Nous citerons, entre autres spécimens, une capote genre cabriolet, en velours noir tendu : les brides de satin noir sont croisées dessus, et de larges pompons de plumes noires en garnissent le côté. — Ce modèle nous a paru tout à la fois simple et coquet.

Nos LINGÈRES fashionnables ont adopté le plissé et la ruche dans la plus large acception du mot; elles s'en donnent même à cœur joie pour garnir les nouveaux modèles.

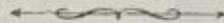
Ce sont des camisoles, des chemises de nuit, dont le milieu des devants est plissé à plis fins sur toute leur hauteur. Quelquefois les plis sont cousus de distance en distance, ce qui forme entre eux des parties libres qui s'écartent comme un soufflet; d'autres fois les plis sont cousus jusqu'à dix centimètres du bord inférieur, que borde une dentelle: cette dernière disposition est extrêmement jolie. — Nous avons vu une fraîche matinée de foulard rose, dont les deux devants sont plissés à petits plis; des cordons sont disposés dessous pour maintenir le tout d'une façon invisible, excepté le bord inférieur qui fait éventail; col rabattu, complètement plissé, et cravate de mousseline relevée de dentelle blanche.

Voici maintenant un peignoir de fin basin blanc à rayures satinées. Les devants sont plissés depuis l'épaule; des volants plissés, à bords festonnés de rouge ornent les bords de l'ouverture et suivent l'encolure. Même garniture au bas des manches. Cinq pattes festonnées ornent les coutures du dos au-dessous de la taille; elles servent à soutenir une ceinture formée de plusieurs rubans étroits en satin rouge de trois tons, lesquels viennent se nouer assez bas sur le milieu devant, d'où ils retombent en flot.

Enfin, nous signalerons à l'attention de nos lectrices les parures de limon, mousseline ou foulard, à bordure festonnée de plusieurs tons, avec lesquelles on porte des nœuds de cravate dits « crête de coq »; ces nœuds sont festonnés de coton assorti, et le mouchoir de poche, doit être de tous points semblable.

Une autre nouveauté à enregistrer, c'est le col-cravate en batiste amidonnée d'une façon simple. Sa forme est celle d'un double col rabattu; le premier col, celui de dessus, se prolonge en longs pans que l'on croise sur la poitrine; ils forment une ouverture en châle et demeurent fixés par une broche, un flot de ruban ou un bouquet.

Mary d'AUDERVILLE.



Description des gravures dans le texte.

P. N° 431.

COIFFURE DE CASINO. — Mantille de dentelle espagnole blanche, gracieusement drapée sur le sommet de la tête par la pointe du milieu. Maintenu sur les cheveux par un piquet de géranium rosé, la mantille descend sur les épaules, qu'elle enveloppe complètement. De ses deux pointes croisées, l'une est rejetée sur l'épaule gauche, tandis que l'autre flotte sur le devant du corsage.

G. N° 935.

COSTUMES DE PROMENADE. — 1. Costume de foulard v.o. et uni et lilas quadrillé. — Jupon en uni, entouré de deux volants plissés à bords relevés

de valenciennes blanche. Une écharpe lavandière, en foulard quadrillé, est drapée dans le bas de la jupe depuis la tête du dernier volant; elle se termine derrière sous une draperie de même étoffe, légèrement pouffée depuis le haut. — Paletot (genre *matinée*) en tissu quadrillé, avec gilet simulé et manches en foulard uni. Un plissé en uni, bordé de valenciennes, suit les bords du vêtement, dont il encadre le gilet. Même garniture au bas des manches ainsi que sur les poches. — Lingerie plissée. — Chapeau rond en paille grise, garni d'une simple touffe de têtes de plumes violettes et lilas. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de mousseline de laine bleu marine uni et même couleur à pointillés blancs. — Jupon en uni, recouvert devant par des volants rachés et bordés de dentelle de fil; le bas est terminé par un volant plus haut et ruché pareillement. — Tunique de mousseline de laine à pois, toute bouffée et drapée derrière, se réunissant aux volants sur le côté. — Corsage à basques avec gilet *bébé* en uni, encadré d'une ruche relevée de dentelle. Même garniture au bas des manches. — Lingerie tuyautée. — Chapeau de paille anglaise; la passe, très-enlevée, est doublée de velours gros bleu. Piquet de prunes sur le devant de la calotte; plume bleu pâle s'enroulant sur elle-même et tombant derrière. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

G. N° 938.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en fantaisie brochée de laine caroubier et soie écreu, avec mélange de foulard écreu. — Devant de la robe de forme princesse, garni dans le bas de quatre volants de foulard plissé. Le dos est à empiècement de foulard dont le milieu est formé d'un plastron de même étoffe tout plissé dans sa largeur; ce dernier est encadré et traversé de rouleautés de foulard. La traîne rajoutée est également en foulard et fixée au bas du plastron, avec une tête plissée. Un volant de même genre suit les bords de la traîne et du faux jupon qui termine le bas du costume. Deux écharpes de foulard sont légèrement drapées sur le devant de la robe, l'une au bas du buste, l'autre sur la tête du dernier volant. Ces écharpes se perdent dans les drapés de la traîne et le tout se complète d'un flot de velours noir placé bas, sur le côté. Manches duchesse entourées d'un volant de foulard plissé. — Colletette de crêpe lisse coquillée dans le haut, et plissé en pareil au bas. — Toque de paille noire; la passe relevée et recouverte de velours noir avec pompons de soie noire au sommet. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

2. Costume de faille et cachemire bleu Van-Dyck avec garnitures en pékin assorti. — Jupon de faille garni, dans le bas, devant, de deux volants montés à plis creux et d'un seul plus haut derrière. — Tunique laveuse en cachemire se composant d'une largeur qui tombe tout droit derrière et d'un tablier drapé dessous. Le bas de ce tablier est recouvert d'une « laveuse » en pékin, à raies faille et satin de deux bleus assortis; de fausses boutonnières et des boutons de nacre bleue ornent les bords supérieurs de la bande, qui se termine derrière sous le bouffant de la tunique. — Basquine de cachemire demi-justée; elle est fendue au bas de la faille derrière et garnie, sur les côtés, de grandes poches dites besaces, ornées de boutons de nacre bleue. Col rabattu formant de longs revers devant et parements au bas des manches, le tout en pékin de soie taillé en biais. — Chapeau rond en paille grise à petits bords. Il est garni de velours bleu Van-Dyck et d'une draperie de pékin qui en recouvre les bords. Le tout se termine derrière par une longue enfilade de bouclettes en velours étroit. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1541.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume de zéphyr bleu avec broderie anglaise, pour bébé de deux à trois ans. — Le corps principal de la robe, à coutures presque droites, est formé de bandes de zéphyr et d'entre-deux brodés; pli creux sur le milieu devant, avec boutons de nacre et volant plissé au bas. Une écharpe de zéphyr, garnie d'une bande brodée, est drapée en plis réguliers au bas du buste. Petite berthe plate avec broderie anglaise autour du décolleté, et volant de même broderie à l'entourure des manches. — Chapeau de paille ondulée, l'un des côtés renversés en arrière. Guirlande de petits œillets rouges autour de la calotte. — Prix du patron épinglé : 3 francs.

2. Costume de barège mastic et foulard lavare. — Jupon à courte

traine, garni devant d'un haut plissé et derrière d'un volant ruché qui présente le tiers de la hauteur du précédent; l'un et l'autre sont bordés de foulard. — Polonoise de coupe princesse; le bas du devant est relevé en « lavandière » et drapé en sept plis réguliers maintenus sur les côtés. Ici l'étoffe est ménagée de manière à former d'abord un rabat corné qui retombe sur le drapé, puis une large coque, l'un et l'autre bordés de foulard. Le milieu du dos est rayé de deux bandes de foulard qui se terminent au bas du buste. Le dos se prolonge en traine, avec coins rabattus sur eux-mêmes; cette partie est tout entière recouverte de foulard et le bord du reste en est également garni. Pierrot plissé en pareil à la robe, serré au cou par un ruban havane, noué comme une cravate ordinaire. Parement plat au bas des manches, orné vers la couture du coude d'un plissé et de deux cornes de foulard. — Chapeau de paille grise, genre *Gainsborough*. La passe, enlevée d'un côté, est complètement doublée de faille havane. Plumes de tons mastie et havane disposées en panache sur le côté devant; nœud de ruban assorti et petit oiseau bleu. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

3. Costume de batiste rose. — Jupon court, entouré de trois plissés rehaussés de petite valenciennes. — Tablier bordé d'un volant semblable et drapé sur les côtés avec la tunique. Celle-ci, tout encadrée de plissés, retombe flottante sur le jupon, qu'elle cache en entier, après avoir formé un bouffant vers le milieu. — Corsage bébé, plissé devant et derrière, sans empèchement, et serré à la taille par une ceinture ronde. Colerette plissée, avec valenciennes sur les bords et nœud de ruban rose au cou pour la fermeture. Même garniture plissée au bas des manches. — Lingerie plate. — Chapeau de paille anglaise. La passe, baissée devant, est relevée derrière; cette dernière partie est doublée de soie rose, avec garniture de petites ruches de même étoffe, le tout terminé par un nœud. Deux ailes bleuâtres ornent les côtés de la calotte; elles sont reliées entre elles par une demi-guirlande de coquelicots posés devant. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

Description de la figurine coloriée L. n° 181.

Annexe spéciale aux éditions nos 3 et 4.

TOILETTE DE BAL FOUR CASINO. — Costume de pékin blanc, à rayures sarrasinées, et gaze pékin jaune et blanc. — Jupon à traine, entouré de volants de satin blanc plissé très-finement et de volants de satin vieil or; ces volants sont alternés et complétés par une ruche à la vieille en gaze jaune. Écharpes de gaze drapées et entre-croisées sur le devant de la jupe, où elles sont fixées sur les côtés, devant et derrière, par des pattes de satin vieil or; ces pattes sont brodées de perles de couleur, et sur les bords courent de petites ruches de gaze. Tunique de gaze rayée, drapée au milieu derrière depuis l'extrémité de la pointe du corsage; le point de départ est marqué par un flot de ruban. Une bande de satin vieil or, brodée de perles, orne les côtés de la tunique et la fixe au jupon jusqu'à la traine. — Corsage décolleté, en pékin blanc satiné, avec plastron de satin vieil or brodé de perles sur le devant. Le corsage forme une très-longue pointe derrière, où il est lacé; il en forme une autre par-devant. Manches courtes et bouffantes, entourées d'une ruche de gaze et garnies d'un flot de ruban. Dentelle au bord du corsage. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} LA BARONNE D'E..., A ROYAT.

Nous sommes bien surpris de la réclamation que contient votre gracieuse lettre, car les aquarelles ont été régulièrement envoyées. Malgré cela, nous vous les avons adressées de nouveau.

— M^{me} MARIE R..., A CAEN.

En dehors de la robe anglaise, nous ne voyons pas autre chose à faire porter à votre petite fille que la blouse russe. Nous voulons parler d'un corsage tout plissé, monté à la jupe par une ceinture et enjolivé d'un large ruban de soie que l'on noue derrière, avec des épaulettes en flots de ruban étroit.

— M^{me} BERTHE M..., A GIEN.

Il y a, en effet, de la porcelaine noire sans apprêt pour costumes de dentil,

mais nous ne comprenons guère qu'on choisisse cette couleur dans l'ordinaire de la vie. Si l'on tient aux couleurs sombres, il n'en manque pas qui équivalent presque au noir : bleu marine, brun, violet. Nous ne conseillons pas non plus la dentelle noire pour le costume en question; il y a un si grand choix parmi les autres dentelles : bistre écru, grissille, russe, etc.

L'EXPOSITION A VOL D'OISEAU

V

A côté des chefs-d'œuvre des plus grands artistes, à côté des merveilles enfantées par le génie industriel, on a voulu qu'une place fût faite — et une belle place — aux travaux des petits enfants.

N'est-ce pas une idée charmante?

Les envois des écoles dépendant du ministère de l'instruction publique se trouvent à l'entrée de la section française, en venant par le grand vestibule d'honneur. Il en est arrivé des coins les plus reculés de la France, des plus petits villages, et je vous assure que cette exposition de travaux enfantins est aussi belle que touchante.

Il y a là des ouvrages très-bien exécutés. On les croirait faits par des petites fées aux doigts mignons.

Nous avons vu des dentelles très-fines venant des écoles de la Normandie.

Plus loin, nous avons vu des broderies très-délicates faites dans la région de l'Est.

Chaque école a, du reste, sa spécialité professionnelle. Dans les unes, c'est la fabrication de luxe que l'on enseigne aux petites filles; dans les autres, c'est la fabrication d'objets plus communs, mais aussi plus utiles.

Les ouvrages en tricot sont très-nombreux. Une élève de cinq ans a envoyé de Brest des bas de laine bien chauds, qu'elle a faits sans doute, la chère petite, pour son papa, qui doit être un brave marin.

Les fichus de laine sont très-variés de dessin et de couleur.

Dans plusieurs écoles situées à proximité de la mer, on apprend aux enfants à faire du filet. On voit, à l'Exposition, comme échantillons de leur savoir-faire, des filets de pêche en miniature, aux mailles bien égales, aux nœuds bien serrés.

Un des envois les plus intéressants consiste en une collection de poupées. Ces poupées ont été habillées par les enfants, qui ont taillé, cousu et brodé leurs vêtements sur les modèles des costumes populaires de tous les pays. Ces costumes nationaux tendent à disparaître. Ils étaient bien jolis cependant. Nous voudrions que l'on conservât dans un musée, à titre de documents historiques, les petites poupées bretonnes, arlésiennes, auvergnates, vendéennes, qui reconstituent nos vieilles modes, et que l'on complétât cette collection par des types plus anciens encore. Cette archéologie-là a bien son mérite aussi. Le costume explique les mœurs.

Ce résumé rapide de l'exposition du travail manuel des petites classes suffit à montrer combien elle est variée et attrayante. L'agréable et l'utile s'y trouvent combinés, et l'on y admire en même temps les travaux de nos petites fées et les travaux des bonnes petites ménagères de l'avenir.

Le public va volontiers voir ce côté de l'Exposition, et plus d'un visiteur, récemment arrivé de sa province, a regardé avec attention l'un des petits objets qui en garnissent les vitrines. Nous avons surpris quelques-uns de ces regards paternels, à la fois émus et fiers. Cela nous a profondément touché et nous a fait mieux comprendre encore l'intérêt de cette section.

B. G.-F.

MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE (G. N° 911-922).

1. Chapeau de paille fine, de petite dimension, la passe touchant les cheveux. Ce chapeau est garni à l'alsacienne de plissés de faille lilas, disposés de chaque côté en éventail; une bande de plumes de paon sépare les deux plissés et recouvre la calotte. Guirlande de cassis tout autour et brides de ruban lilas.

2. Chapeau de crin noir. Bouillonné de faille grenat sur le bord de la passe tout autour. Large piquet d'oreilles d'ours, de tons crème et grenat, sur le devant du chapeau; nœud de ruban crème sur le côté de la calotte, et brides assorties.

3. Chapeau de paille anglaise. La passe, enlevée sur le côté droit, est doublée de velours vert russe et bordée de perles d'or. Un large piquet de roses thé, avec feuillage de plusieurs tons, couvre le devant et le côté gauche de la coiffure. — Les trois modèles de chapeaux ci-dessus décrits sortent de la maison Mélanie Percheron (rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 24).

4. Fichu de mousseline blanche, orné d'une application de toile brodée et dentelée, qui occupe le milieu. Simple volant de dentelle de Mirecourt sur les



1. CHAPEAU DE PAILLE FINE.

bords extérieurs, et double garniture semblable à l'intérieur. Le fichu se termine par un nœud de ruban.

5. Manchette de mousseline avec application de toile, pour accompagner le fichu n° 4. Elle est garnie, comme ce dernier, de dentelle de Mirecourt avec nœud de ruban.

6. Col-fichu, en mousseline - crêpe lisse, orné d'entre-deux en fine broderie et de trois volants plissés, dont deux en valenciennes. Même dentelle plissée sur le bord intérieur, se prolongeant au delà du col. Un entre-deux accompagne le plissé de chaque côté, avec une autre dentelle, et le



2. CHAPEAU DE CRIN NOIR.

col-fichu n° 6.

7. Manchette de mousseline-crêpe lisse plissée, avec entre-deux brodés et plissés de valenciennes, le tout agrémenté de nœuds de ruban. Ce modèle est destiné à accompagner le col-fichu n° 6.

8. Chemise de jour, en percale fine. La manche n'existe qu'au bas de

étende comme ceux du *touch* après la cérémonie à l'église, de l'exposition du trousseau, etc., etc. C'est la carte de visite des mariés à ceux qui ont bien voulu apposer leur nom au contrat.

Sur les plages, on se permet des hardiesses de toilette devant lesquelles on reculerait à Paris,

l'entournure et il n'y a pas d'épaulette. Entre-deux et garniture de broderie sur tous les bords. La chemise se boutonne sur les épaules. — Les modèles de lingerie ci-dessus décrits sortent des Grands Magasins de la Paix (rue du Quatre-Septembre).

MODES DU JOUR

Les beaux mariages ne manquent pas en ce moment, et les grands noms défilent en nombre chaque semaine devant les officiers de l'état civil. La mode, aux matinées de contrat, est d'offrir en souvenir de cette cérémonie, à ceux qui ont signé au précieux papier matrimonial, le portrait des fiancés.

Les deux portraits sont accolés l'un à l'autre, surmontés chacun des armoiries ou du chiffre du fiancé, et encadré d'emblèmes de circonstance. Au bas, la date sur une banderolle.

Rien de charmant comme ce souvenir, donné à des amis, d'un jour mémorable, et nul doute que l'usage ne s'en



3. CHAPEAU DE PAILLE ANGLAISE.

4. FICHU DE
 mousseline crêpe lisse, orné d'entre-deux en fine broderie et de trois volants plissés, dont deux en valenciennes. Même dentelle plissée sur le bord intérieur, se prolongeant au delà du col. Un entre-deux accompagne le plissé de chaque côté, avec une autre dentelle, et le

C'est ainsi que l'on a vu, à Trouville, porté par une très-grande dame, un costume composé de quarante-cinq foulards de poche. Le chapeau et l'ombrelle étaient faits également de foulards de poche. L'ensemble de cette toilette un peu risquée, mais réussie, était réellement fort joli.

Par exemple, il faut avertir les femmes qui seraient tentées de copier ce costume que, pour le faire accepter, on doit avoir un grand air de distinction et quelque beauté.

Nos lectrices nous sauront peut-être gré de leur in-

On parle beaucoup, dans le monde élégant de Trouville, d'une grande fête de bienfaisance que doit donner, ces jours-ci, dans son château de Blasseville, M^{me} de Montebello, L. S.

LES VILLES D'EAU

Ce n'est pas seulement à Trouville qu'afflue la foule des baigneurs; presque toutes nos stations thermales et nos



4. FICHU DE MOUSSELINE.



5. MANCHETTE.

diquer un joli travail d'aiguille pour les journées trop chaudes ou les temps pluvieux qui les confinent au logis. D'Angleterre, où il est en grande faveur, le jeu de balles sur la pelouse nous arrive, ou plutôt nous revient tout doucement, par les châteaux où l'on enterne bien la vie de campagne.

Les châtelaines feraient bien de prendre aussi l'habitude où sont les *lady*s anglaises de préparer des poches ou sacs destinés aux joueurs et joueu-



6. COL-FICHU.



7. MANCHETTE.

ses (de l'autre côté du détroit, les femmes se livrent à ce jeu, qui leur est un exercice salutaire). On s'attache ce-sac à la ceinture, pour y garder ou y recueillir les balles. Ceux qui sont destinés aux femmes sont mignons, ornés de jolies broderies de fantaisie; les sacs masculins, plus grands, reçoivent des appliques représentant quelque scène de sport.

Enfin, quelques sacs de grande dimension serviront à renfermer toutes les balles, la partie finie. Et, comme ils seront élégants, on pourra les suspendre soit dans la salle de billard, soit dans le vestibule, où se trouveront également tous les objets qui servent aux jeux divers.

La mode, à Trouville, est aux costumes de foulard blanc ou de couleur tendre unie, que l'on fait de forme Louis XV et que l'on garnit de dentelles en les ponctuant par des guirlandes de fleurs naturelles.

Les cannes-ombrelles de mérissier blanc, portant à mi-hauteur le chiffre en émail ou en argent de leurs propriétaires, sont fort en faveur.

Les chapeaux de paille sont complètement Louis XV et tels qu'on les voit dans le portrait de la Camargo.

Les souliers, de forme Louis XV aussi, sont à hauts talons de couleur,

plages regorgent de buveurs d'eau ou de baigneurs. Tandis que la Suisse se voit délaissée et que les hôtels y sont presque déserts, Divonne, par exemple, est en pleine prospérité. Parmi ses hôtes se trouvent MM. d'Haussonville, le prince Gortschakoff, fils du chancelier de Russie, lord Seymour, etc.

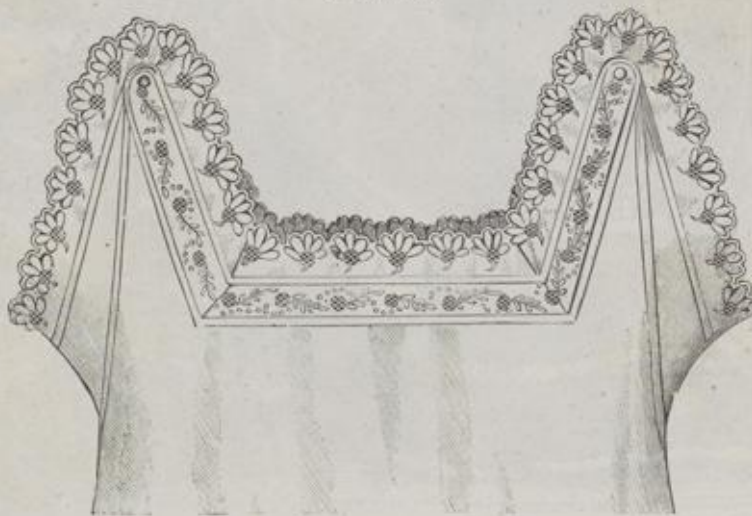
A Monaco, la température excellente qui règne depuis quelque temps a tout de suite attiré un grand nombre d'étrangers. Matin et soir, la plage s'anime des ébats de maints joyeux groupes, et les nageurs, bercés par la vague, tirent leur coupe avec béatitude.

Vichy est également fort animé cette année. Les fêtes qui viennent de s'y succéder lui ont donné une animation extraordinaire.

Les courses y ont été fort brillantes. Beaucoup de toilettes. La plupart des costumes étaient ravissants de fraîcheur et de bon goût.

Une grande fête a été donnée au bénéfice des pauvres de la ville. Tout le parc, la façade du Casino, l'enceinte de la musique étaient brillamment illuminés. C'était un spectacle féerique.

L. V.



8. CHEMISE DE JOUR.

PLANCHE C. N° 985. — DESCRIPTION, PAGE 398.



COSTUMES DE PROMENADE (DESSIN DE M. H. JANET).

Prix des patrons épinglés : 8 francs.



Long sup. des Barons. 58.

At. Garbani & Fil. E. P. Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue du Quatre-Septembre. N°3

Couture - Repente et Tailors de Mesdames De Vertus Sœurs. 12. Rue Aubert.
 Parfumerie Hygènie Salicchio de Schlumberger & Cerckel. Bergère. 26.

Colored at Stationer's Hall



TOI

FLANCHE C, N° 938, — DESCRIPTION, PAGE 398.



TOILETTES DE PLAGE (DESSIN DE M^{ME} E. PECQUEUR.)

Prix des patrons épinglés : 8 francs.

CHIFFON

(NOUVELLE. — FIN.)

XVIII

Deux mois plus tard, Chiffon était assise sur un banc devant sa porte à l'heure où le soleil se couche. A côté d'elle était son grand-père.

Le vieux Tapedru regardait au loin les montagnes. Chiffon cousait sa robe et rêvait.

— A quoi penses-tu ? demanda le vieillard.

— A Coco, dit-elle. Il n'est pas rentré depuis ce matin. Coco se dérange... Ah ! le voici... Tiens... il n'est pas seul. Un homme l'accompagne.

— Oh ! oh ! dit Tapedru, voilà qui est singulier. On dirait qu'il lui sert de guide. J'avais pourtant bien défendu qu'il amenât ici qui que ce soit... Je n'aime pas les visites.

A mesure que l'ours et le voyageur approchaient, Chiffon se sentait un peu émue. Enfin, quand ils ne furent plus qu'à deux cents pas d'elle, au fond de l'étroite vallée, elle s'écria tout à coup :

— Si c'était...

— Qui ? demanda Tapedru.

— Non, je suis folle. Celui-ci est un paysan.

Peu à peu le paysan s'approcha, lentement, car il était très-fatigué et paraissait n'avoir pas l'habitude des longues marches, mais enfin il arriva sur le rocher qui portait la maison et le jardin du vieux Tapedru et s'écria :

— Chiffon ! Chiffon ! c'est moi. Moi, le roi !

En effet, c'était lui, mais déguisé en paysan, les habits déchirés, la figure hâlée par le soleil, les mains sales et poudreuses.

Chiffon le reconnut et lui tendit sa main, qu'il baisa fort tendrement. Tapedru, sans s'émouvoir, lui dit :

— Comme te voilà fait ! Avec qui t'es-tu donc battu ?

— Ah ! répondit le roi, ces scélérats m'ont forcé de fuir...

— Avant tout, grand-père, dit Chiffon, il faut lui donner à souper. Après cela il nous racontera son histoire.

— Bien parlé, dit Tapedru, mais le souper sera maigre pour le souverain d'un si grand royaume... Donne ce que tu as, des œufs frais, de la crème, du miel, du fromage, des pommes et des poires.

— Hélas ! dit le roi, j'erre depuis deux jours dans la forêt, et je n'ai rien trouvé à manger, excepté des mûres et des pommes à cidre.

Chiffon, qui mettait déjà le couvert, l'interrompt :

— Ne commencez pas votre histoire, dit-elle, avant que vos œufs à la coque soient prêts.

Mais elle allait si vite en besogne, que cinq minutes plus tard le pauvre roi, la bouche pleine, commençait son histoire en ces termes :

— Vous savez, mes chers amis, dans quel état se trouvait ma capitale quand, malgré mes prières et mes supplications, vous êtes partis pour revenir ici. Massakran était condamné à la prison perpétuelle ; la reine douairière était enfermée dans un couvent ; le premier ministre était exilé ; le grand-juge, que je ne pouvais pas destituer parce qu'il est inamovible, avait eu le choix entre prendre sa retraite ou se faire empaler dans les vingt-quatre heures, et il avait choisi la retraite ; enfin j'avais, par tes conseils, sage Tapedru, nettoyé la place, et je me croyais pour jamais affermi sur le trône, lorsque tout à coup, par une belle nuit de la semaine dernière, j'entends un bruit de pas dans l'escalier qui mène à ma chambre à coucher.

Un bruit de pas, c'est trop dire, car on marchait avec précaution sur le tapis. C'était plutôt un bruit d'éperons et un cliquetis de sabres.

Je me lève, je prends mes bottes, mon haut-de-chausses, mon cimeterre à lame de Damas, et je vais coller mon oreille à la porte qui était fermée en dedans. Tout à coup, je reconnais la voix de mon capitaine des gardes qui disait au garde du corps en faction :

— Ne me reconnais-tu pas ? Laisse-nous passer.

Le garde du corps refuse. On le poignarde. Il pousse un grand cri :

— Aux armes ! aux armes !

Ainsi averti, j'ouvre la fenêtre qui donne sur la cour intérieure du palais, et j'aperçois une foule de gens armés qui portaient des torches et criaient de toutes leurs forces :

— Vive Massakran ! Vive le roi légitime !

Je m'écrie à mon tour :

— Mais c'est moi, votre roi légitime. Massakran n'est qu'un usurpateur ! Mes amis, on vous trompe !

Et tout ce qu'on dit en pareille circonstance. Je m'attendais que tous ces gens-là se hâteraient de rentrer dans le devoir et de venir à mon secours. Point du tout. Une grêle de pierres et d'arquebuses accueille ma harangue. On crie : « A mort le tyran ! » Je reçois une pierre dans le derrière de la tête...

— Le sinciput, dit Tapedru en allumant sa pipe qu'il avait bourrée pendant ce récit.

— Oui, le sinciput, précisément... Tenez, j'en porte encore la marque. En même temps j'entendais mon capitaine des gardes et ses complices frapper la porte à coups de hache et l'ébranler sur ses gonds.

Heureusement la porte était solide, ayant été taillée dans un vieux chêne et garnie de ferrements très-épais. Mais enfin elle devait finir par céder, et alors je me serais trouvé à la merci de mes ennemis. Je cherche une issue, une porte, un corridor, un passage secret... rien. De tous côtés mes assassins et la mort !

— O pauvre cher roi ! dit Chiffon attendrie. Comment vous êtes-vous tiré de là ?

— Comme on se tire de tout, dit Tapedru... avec du sang-froid. Petit roi, ton histoire m'intéresse.

— Bien obligé, dit le roi... A force de chercher, je m'aperçois que la cheminée était vide. Je regarde dans l'intérieur... Par bonheur, l'architecte avait pratiqué dans toute sa longueur une espèce d'escalier dont les marches sont des barres de fer placées à trois pieds anglais l'une de l'autre. Je commence l'escalade. Comme j'étais à peu près vers les deux tiers de la hauteur, j'entends un fracas terrible, quelque chose comme un coup de canon. C'était la porte qui venait de tomber. Mes assassins se précipitent, me cherchent partout, dans mon lit, sous mon lit, sous la table, derrière les rideaux. Le capitaine des gardes met la main dans mes draps.

— Le lit est encore chaud, dit-il. L'oiseau n'est pas loin.

Il regarde dans la cheminée. Je me hâte de monter les dernières marches de l'escalier. Il me voit. Il me poursuit par le même chemin, en criant à ses hommes de monter sur le toit et de garder toutes les issues. Je détache une brique énorme et je la lui lance sur la tête. Il tombe assommé du coup. Sans plus attendre, je me sauve par les toits, qui sont plats, heureusement ; car, s'ils avaient été pointus, quelle chute j'aurais faite ! Je rencontre au bout du toit un platane dont les branches s'étendaient jusque-là, je saute dans le platane, au risque de me rompre vingt fois le cou. Je descends de branche en branche. La dernière était encore à vingt pieds de terre. Je me laisse glisser le long du tronc et je tombe sur mes deux pieds, un peu étourdi, mais en bon état.

— Tu vois l'utilité de la gymnastique, dit Tapedru.

Le roi continua son récit :

— Le platane était dans le parc. Par bonheur, je retrouve la clef de la porte du parc dans la poche de mon haut-de-chausses. J'ouvre la porte et j'enfile, sans être vu, à la faveur de la nuit, les rues voisines. J'arrive enfin sur le quai. Là, grâce à la suite

dont ma figure, mes cheveux et ma chemise étaient couverts, personne ne m'a reconnu, quoique trente ou quarante soldats, le sabre nu et munis de torches, fussent occupés à me chercher. J'entre dans un café dont la porte était entr'ouverte.

Le propriétaire était assis et fumait sa pipe tranquillement.

Il me dit :

— Eh bien, quelles nouvelles, camarade ?

Je lui réponds :

— Donnez-moi d'abord à boire. Ensuite, je vous dirai les nouvelles.

Voyant cela, sans se déranger et tout en fumant sa pipe, il crie :

— Femme, donne un verre de vin à ce gentilhomme.

La femme répond :

— Donne-le toi-même.

— Je parie, dit Tapedru, que tu venais d'entrer chez l'ami Pacôme.

— Oui, c'est bien cela, Pacôme. C'est un furieux bavard, mais c'est un bien brave homme. Croiriez-vous, Chiffon, qu'il a voulu me raconter à moi-même tout ce qui s'était passé le jour où notre mariage fut manqué?... Il me répéta tout ce que j'avais dit, tout ce que vous aviez répondu, tout ce que votre grand-père Tapedru avait objecté, tout ce que j'avais réfuté; enfin, voyant qu'il voulait savoir mes affaires mieux que moi-même, je l'ai laissé parler tout seul... Et j'en ai appris de belles sur mon compte. Il paraît que je faisais tout tuer, empoisonner, jeter à l'eau, et que Massakran, mon rival, était, au contraire, un ange de douceur, de clémence et de générosité.

Ici, Tapedru interrompit de nouveau.

— Grand roi, dit-il, neuf heures vont sonner. Il est temps d'aller se coucher. Dis-nous, en deux mots, la fin de ton histoire.

— C'est bien simple, répliqua le roi. Pacôme découvrit enfin qui j'étais et me garda pendant trois jours dans sa maison. Il m'a procuré des habits de paysan, ceux que vous voyez à présent, une perruque rousse et une fausse barbe de même couleur pour sortir de la ville. Enfin il m'a promis (car il n'aime pas Massakran) de m'avertir, s'il se présentait quelque occasion de recouvrer le trône et le patrimoine de mes ancêtres. De plus, il m'a conduit dans la forêt, où je me suis égaré, où j'ai dormi fort mal à l'aise, appuyé contre la maîtresse branche d'un chêne, où je rêvais à vous, Chiffon, à vous et à ma couronne que je ne veux ravoir que pour vous l'offrir solennellement comme je l'ai déjà fait en vue de mes peuples...

Ici Tapedru fit un signe d'impatience. Le roi s'en aperçut et reprit :

— Cette après-midi, comme je désespérais de trouver la *Montagne aux ours* et votre maison, j'ai rencontré Coco qui cherchait aventure. Au premier abord, je ne le reconnaissais pas, mais il m'a reconnu, lui...

— Bon Coco! dit Chiffon avec un sourire attendri.

— Il est venu à moi, continua le roi; il m'a donné la patte; j'ai dit : « Chiffon! Chiffon! » Il a compris et m'a fait signe de le suivre... et je l'ai suivi, et me voilà.

A ces mots, Tapedru se leva. Chiffon alla se coucher sans rien dire, comme toutes les demoiselles bien élevées. Les deux hommes restèrent seuls.

— Mon ami, dit Tapedru, ma maison est trop petite pour recevoir des hôtes; mais j'ai construit pour Coco une niche qu'il n'habite pas dans cette saison, car il aime en été à dormir au grand air. Si tu veux l'habiter pour cette nuit, la voici. Demain, nous tâcherons de faire mieux, et surtout de te donner une occupation. Bonsoir, Majesté.

— Bonsoir, mon hôte, dit le roi.

Et Tapedru entra dans la maison.

Quant au roi, je n'ose dire qu'il fut très à l'aise dans la cabane de Coco, mais il y dormit très-profondément et rêva que Chiffon lui rendait la couronne.

Coco, de son côté, s'il fit des rêves, n'en a parlé à personne, mais il s'étendit mollement sur le gazon devant la porte de Chiffon, tourna son museau à l'ouest pour sentir les délicieux parfums des orangers et des citronniers, prêta l'oreille au doux murmure de la rivière qui coulait au bas du rocher, contempla quelque temps les étoiles et s'endormit enfin comme tout le reste de la nature.

XIX

Le lendemain, vers cinq heures du matin, comme l'Aurore aux doigts de rose entre-bâillait les portes de l'Orient, le roi ouvrit les yeux et se mit sans difficulté sur son séant, n'ayant eu pour se couvrir pendant la nuit et s'abriter contre la rosée (car la niche de Coco était ouverte) qu'une peau de panthère.

Il est vrai aussi qu'en ouvrant les yeux il aperçut ceux de Chiffon, qui le regardait, appuyée sur l'épaule de Coco, et qui accueillit son réveil par un sourire dont les dieux de l'Olympe se seraient contentés. Derrière Chiffon venait Tapedru, la hache sur l'épaule, et, derrière Tapedru, on pouvait voir à sept ou huit cents mètres de distance tout un horizon de montagnes bleues, demi-boisées, demi-cultivées, dont le soleil levant éclairait déjà la cime.

— Bonjour, Majesté, dit Tapedru.

Le roi répondit avec cordialité au salut sans cérémonie de son hôte et le pria de l'attendre un instant :

— Car, dit-il, je voudrais...

— Faire ta toilette, dit Tapedru. C'est bien facile. Quand nous serons en bas, dans la vallée, tu pourras te mettre à l'eau, si le cœur t'en dit. L'eau du ruisseau est un peu froide, mais plus pure que celle des cuvettes, et, à la campagne, il ne faut pas être trop difficile.

— Brrr! L'eau du ruisseau! dit le roi qui n'était habitué qu'à l'eau tiède.

— Après ça, continua Tapedru, si tu préfères rester comme te voilà, moi ça m'est égal, et Coco n'est pas dégoûté. Il comprendra bien qu'un roi, un grand roi, un roi de ton espèce enfin, craigne d'attraper des engelures en se baignant dans l'eau fraîche.

Ce n'est pas de l'opinion de Coco que le roi était inquiet.

Pendant ce court dialogue, Chiffon était rentrée dans la maison et commençait à mettre tout en ordre avec son activité accoutumée.

— A propos, dit Tapedru, qu'est-ce que tu préfères, de labourer ou d'abattre des arbres dans la forêt?

Le roi demeura tout étourdi de la question.

— Tu comprends bien, continua Tapedru, que je ne peux pas te garder dans ma maison si tu ne fais rien. Chiffon a des occupations et ne peut pas te tenir compagnie. Moi, j'ai mes labours à faire, mes semailles et mes récoltes; j'ai mes bois à couper, mes prés à irriguer. Je ne vois guère que l'ami Coco qui ait le temps de causer avec toi. D'ailleurs, si quelque voisin vient me demander conseil, ce qui arrive souvent, on voudra savoir qui tu es. J'enverrai promener le questionneur, car je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires; mais il n'en sera que plus acharné à s'informer de ce qui se passe chez moi; on fera des contes ridicules; on dira que tu viens pour épouser Chiffon...

— Mais tu sais bien, interrompit le roi, que rien n'est plus vrai, et qu'il ne tient qu'à toi et à Chiffon...

— C'est possible, continua Tapedru, mais Chiffon ne veut pas d'un mari qui ne sait rien faire, qui ne saurait même pas la défendre au besoin, qui ne sait pas gagner sa vie en travaillant. Chiffon est difficile, et elle a droit de l'être...

— Oh! oui, s'écria le roi, Chiffon en a le droit, car elle est belle autant que bonne, elle...

— Voyons, tu me diras le reste dans la forêt, dit Tapedru. Veux-tu travailler?

— Avec bonheur, Tapedru, puisque cela fera plaisir à Chiffon,

— Eh bien, prends cette hache et partons.

Ils descendirent tous deux le sentier étroit en forme de lacet par lequel le roi était arrivé la veille. Arrivés sur le bord du ruisseau, ils prirent un bain froid de trois ou quatre minutes pendant lesquelles le roi crut qu'il allait rendre l'âme, car ses dents claquaient comme des castagnettes, puis il se rhabilla, reprit sa hache, et, sur les indications de Tapedru, coupa, tailla, fendit, équarrit jusqu'à six heures du soir.

Dans l'intervalle, on avait déjeuné et diné d'un pain bis, mais pétri par les mains de Chiffon, ce qui le rendait délicieux, d'un morceau de petit salé, d'une bouteille de vin et d'une soupe aux choux excellente et copieuse, — le tout apporté par Chiffon elle-même, qui en prit sa part avec Coco.

A six heures, Tapedru donna le signal du retour. Le pauvre roi n'en pouvait presque plus. Pour se reposer, quand il fut près du ruisseau, il laissa les autres passer devant et prit un second bain, qui fut aussi délicieux que le premier avait été désagréable.

Quand il arriva, le couvert était mis et le souper servi, tout pareil à celui de la veille.

— Eh bien, dit Tapedru, t'es-tu ennuyé aujourd'hui?

— Pas du tout, dit le roi.

— Avais-tu des inquiétudes?

— Pas la moindre.

— Et des chagrins?

— Encore moins, répondit le roi. S'il faut l'avouer, j'ai passé une partie de la matinée à regarder si Chiffon allait venir...

Chiffon sourit.

— C'est parce que je devais apporter le déjeuner, dit-elle.

— Oh! répliqua le roi. Pouvez-vous croire?...

— Enfin, tu es assez content? demanda Tapedru.

— Parfaitement content.

— Eh bien, tant mieux, Majesté, car c'est notre ordinaire de tous les jours, le seul dimanche excepté. Si par malheur tu n'avais pas eu de goût au travail, j'aurais été forcé, à mon grand regret, de t'envoyer chercher un asile plus loin.

— Oh! grand-père, dit Chiffon...

Le souper fut très-gai. Le vieux Tapedru, qui n'était pas tout à fait aussi dur qu'il en avait l'air, raconta des histoires; Chiffon chanta une vieille chanson du temps passé; le roi parla politique, expliqua les grands projets qu'il avait formés pour la gloire de son peuple et pour la sienne propre et que la trahison de l'infâme Massakran avait interrompus.

Quant à Coco, toujours philosophe, il ferma doucement les yeux et s'endormit, la tête sur les pieds de Chiffon, comme un petit enfant sur les genoux de sa mère.

XX

Cette vie délicieuse dura environ six semaines. Travailler, boire, manger, dormir, vivre à côté de Chiffon, causer gaiement avec elle le soir, écouter le vieux Tapedru qui savait beaucoup de choses, ayant fait beaucoup de métiers différents et subi de nombreuses épreuves avant de rencontrer le pays où il avait enfin trouvé le repos, telles furent les principales occupations du roi.

Peu à peu, car il n'était point paresseux par vocation, mais par état, les rois n'ayant en général (ceux de ce temps-là du moins) qu'à dire : *Oui, non*, et à se faire servir, il prit goût au travail et à l'étude. Chiffon l'encourageait, et Tapedru le dirigeait.

— Mais, disait un jour le roi, si jamais mes sujets se repentent de m'avoir chassé pour mettre Massakran sur le trône, s'ils veulent me reprendre, s'ils viennent me chercher jusqu'ici, et s'ils me trouvent en blouse, occupé à couper du bois ou à labourer la terre, que penseront-ils de moi?

— Ils penseront, répliqua Tapedru, que tu es bon à quelque chose. Et ils en seront bien étonnés. Mais va, ne t'inquiète pas;

cela n'a pas empêché Cincinnatus d'être consul de Rome... Au contraire!... Et maintenant, c'est assez causé, va reprendre la charrue.

— Au moins, dit le roi, aurai-je ma récompense comme Jacob eut la sienne?

— Quelle récompense?

— Me donneras-tu Chiffon en mariage?

— Ma foi, dit Tapedru, cela ne dépend plus que d'elle, car pour moi tu me plais. Tope là... Ce sera quand Chiffon voudra.

Et il fut convenu que le vieux Tapedru proposerait la chose le soir même.

Mais à peine cette convention était-elle faite, qu'un événement étrange arriva, qui devait changer la face des affaires.

Le roi, qui tenait le manche de la charrue pendant que Tapedru dirigeait les bœufs avec l'aiguillon, aperçut tout à coup un nuage de poussière qui s'élevait sur la route à une demi-lieue de là.

Peu à peu ce nuage de poussière devint un escadron de cavalerie qui se dirigea, bannière au vent, vers la colline où le roi labourait. A quelques pas de lui tous les cavaliers mirent pied à terre, et leur chef, s'agenouillant, remit au roi la dépêche télégraphique dont la teneur suit :

« Grand roi. Bonne nouvelle. Peuple reconnaît ses torts. Bourgeois soulevés. Massakran furieux. Bataille dans rues. Sang versé à ruisseaux. Crié : Vive roi légitime! A bas Massakran! Pacôme, chef des insurgés. Massakran rejeté dans palais. Assiégé. Forte garnison. Vivres pour six ans. Toi venir vite, ou moi proclamer République.

» Pacôme. »

— Que veut dire tout cela? demanda le roi, qui déjà quittait sa blouse pour endosser la cuirasse et se coiffer d'un casque.

— Ceci veut dire que Votre Majesté n'a pas une minute à perdre s'il lui plaît de recouvrer son trône, dit le chef des cavaliers. L'usurpateur Massakran a mis tant d'impôts, a fait couper tant de têtes et envoyé tant de gens aux galères, que tout le peuple en était ennuyé. Sur ces entrefaites, le tyran, ayant appris qu'on se réunissait surtout chez le cafetier Pacôme pour dire du mal de lui et de son gouvernement, a voulu le faire empoigner par ses gardes.

Pacôme a crié, sa femme a pleuré, les enfants ont miaulé, les chiens ont aboyé, les voisins se sont rassemblés, la foule a pris les armes. On a jeté toutes les tuiles des toits sur les gardes de Massakran. Ils se sont enfuis. En fuyant, pour arrêter la foule, ils ont mis le feu à dix ou douze boutiques. La flamme a gagné les maisons voisines, puis tout le quartier, et, bientôt après, un quart de la ville. Comme on était occupé à se tuer au lieu d'éteindre l'incendie, les ravages sont épouvantables. Pendant ce temps, Pacôme a été nommé chef des insurgés.

On voulait le faire roi, mais il a refusé, trouvant le métier difficile et malhonnête. (Excusez, Majesté, c'est lui qui a parlé. Je ne fais que répéter ses paroles.) Il a proposé de rappeler Votre Majesté qu'on croyait morte. Tout le monde a crié : Vive le roi! et Pacôme m'envoie avec un escadron pour vous servir d'escorte. Vous plaît-il de venir?

Sans dire un mot, le roi embrassa Tapedru, le pria de faire ses adieux à Chiffon, qu'il reviendrait voir avant trois jours...

— Si je vis encore, ajouta-t-il. Si je suis tué, dites-lui que ma dernière pensée aura été pour elle.

Puis il enfourcha un cheval de main qu'on lui présentait et partit ventre à terre avec toute sa troupe.

XXI

Deux jours après, tout était fini. Le trône était reconquis. Le palais de Massakran était pris d'assaut. Massakran lui-même était

tué par le roi en combat singulier. Pacôme était premier ministre. Le peuple était content ou à peu près, ayant vu couper la tête à quatre ou cinq coquins de haute lignée. Tout le royaume était en fête.

Vers le milieu du troisième jour, le roi revint avec cent trente mille cavaliers et neuf cent quatre-vingt-quinze mille fantassins pour chercher Chiffon, l'épouser devant le curé de la paroisse et la couronner reine de sa main.

Elle se laissa faire, étant bonne personne et incapable de contrarier quelqu'un sans nécessité.

Le reste de cette histoire se trouve dans les annales du pays, que je traduirai prochainement si le public désire les connaître.

Alfred ASSOLLANT.

LA NUIT

A MON AMI AD. DUPUIS.

Le rossignol jetait au dehors un appel si vibrant, si passionné, que Jacques ferma son livre et se dirigea vers la fenêtre.

La lune versait sur la campagne une lumière douce et comme tamisée à travers un tulle blanc; les jeunes pousses des bouleaux qui commençaient à vêtir les branches grêles et déliées dessinaient sur le ciel gris pâle, presque blanc, des bouquets d'une élégance extrême; quelques masses de sapins noirs formaient d'épaisses ombres çà et là, et, plus loin, les rochers humides de la pluie du jour brillaient comme des parcelles de mica aux clartés serènes de cette nuit de printemps.

Jacques embrassa des yeux le paysage connu, aimé, qui faisait presque partie de lui-même; pas une ligne de ce pays qui ne lui fût assez familière pour qu'il pût indiquer du doigt, les yeux fermés, l'endroit précis où se trouvait tel arbre, tel buisson; pas un de ces sentiers où son pied ne se fût imprimé dans la poussière. Que de jours et de nuits de son existence s'étaient écoulés là, devant cet horizon tranquille, borné, où s'exhalait cependant je ne sais quel souffle de grandeur et de liberté... Par de là les rochers, par delà les forêts, on sentait s'étendre les plaines, dont l'air sain, embaumé, arrivait par larges bouffées à la poitrine du travailleur fatigué.

Le rossignol, qui s'était tu un moment, reprit son appel, intense, enivré, avec une véhémence inouïe, presque de la colère; c'était un défi plutôt qu'une prière... Au loin, dans ces rochers, un autre rossignol lui répondit, sa voix affaiblie par la distance arrivait comme un écho... Un troisième rival lança tout à coup une note éclatante dans la prairie voisine, et tous les trois ne cessèrent plus de se répondre....

Jacques poussa un soupir, quitta la fenêtre et voulut retourner à son livre, mais les rayons jaunes de la lampe blessèrent ses yeux si doucement reposés par la lumière voilée de la lune; il retourna à la fenêtre, s'accouda, et, se laissant envahir peu à peu par un flot montant de souvenirs, il revêcut le passé et rouvrit sa blessure.

C'était une vieille blessure, et elle saignait toujours; ce petit bois, qui touchait à son jardin, avait vu grandir ses jeunes amours; il avait aussi vu tomber les larmes amères de l'amour trahi, de l'orgueil vaincu. Cinq ans s'étaient écoulés, et pourtant, à chaque renouveau, la blessure semblait ne dater que de la veille; les jours avaient emporté la vivacité de ce chagrin, ils n'avaient pu en diminuer la profondeur.

C'est là qu'il avait aimé; elle était jeune, belle et libre, libre de donner sa main et sa vie à celui qu'elle aurait choisi. Séduit par le voisinage, Jacques avait passé près d'elle de longues soirées d'hiver, la regardant travailler sous la clarté adoucie de la lampe, l'écoutant causer avec ses vieux parents, et nul ne sait pourquoi

cette jeune femme veuve, qui avait à peine effleuré la vie, lui paraissait plus sage et plus instruite que les philosophes et les savants. Était-ce la douleur qui, en la touchant de son aile, lui avait donné cette maturité précoce? Régine était-elle un de ces fruits savoureux qui contiennent d'eux-mêmes, sans que le jardinier y contribue, la quintessence de tous les aromes, de tous les parfums? Qu'importait au travailleur pensif, pourvu que ce fruit embaumât sa demeure et sourit éternellement à ses yeux charmés?

Le printemps était venu près l'hiver, les portes de leurs jardins donnaient sur la clairière: pourquoi se trouvèrent-elles un jour ouvertes en même temps? Pourquoi Jacques et Régine, lorsque les vieux parents, endormis de bonne heure, oublièrent dans un rêve heureux les soucis de leur vieillesse, prirent-ils l'habitude de marcher côte à côte dans les sentiers sablés qui tournaient si doucement autour des rochers et du bois? Les rossignols le savent sans doute, et c'est pour cela qu'ils passent leurs nuits à chanter.

Leurs mains s'étaient jointes, leurs yeux s'étaient parlés, leurs lèvres n'avaient rien dit: à quoi bon les promesses quand le cœur se sent capable de tout tenir? Les chatons des saules tombèrent, les bouleaux prirent tout leur feuillage, les mugnets des bois se fanèrent, et les rossignols cessèrent de chanter. Jacques n'avait rien dit encore, car Régine était presque riche, et lui n'avait que son travail, travail de penseur qui vieillit vite et n'enrichit guère.

Un soir, la pluie les avait empêchés de sortir ensemble; il vint retrouver son amie sous la lampe, auprès des vieux parents; un intrus se présenta, fut aimable et se retira après une courte visite. C'était un prétendant, protégé par la famille. Régine ne pouvait rester veuve; un beau parti se présentait... On demanda à Jacques quel était son avis. Le cœur plein d'amertume, car il se sentait pauvre, et son amie ne disait rien, il conseilla le mariage et rentra chez lui désespéré.

Était-ce à lui d'enchaîner à sa vie de travail et d'obscurité cette jeune femme, digne de briller dans le monde? Les gens modestes ont de ces méfiances... Il se jugea égoïste, flétrit son amour pur du nom de recherche intéressée, et, sans attendre les conseils du grand jour, il partit pour un voyage...

Quant il revint, Régine n'était plus là; abandonnant les deux vieux, tristes de son absence, elle était retournée dans le monde; depuis, elle y vivait, non mariée, mais il l'ignorait, très-fêtée, il le savait, sans qu'on le lui apprit. Qui sait ce qui s'était passé dans son âme quand Jacques avait pris la fuite? Elle avait peut-être aussi souffert, mais pas plus que lui elle n'avait proféré une plainte.

Voilà ce que Jacques se rappelait, pendant que les rossignols chantaient dans le bois... L'amertume croissant toujours, il descendit dans son jardin, moins pour se distraire que pour épuiser son angoisse; la clé de la petite porte était toujours là, bien rouillée, mais serviable toujours... il ouvrit la porte et entra dans la clairière.

La lumière de la lune projetait sur le gazon encore court l'ombre des rameaux déliés; les ormes n'avaient presque pas de verdure, les coudriers portaient à peine au bout de leurs branches souples les petits nœuds tendres et veloutés d'où sortiraient les feuilles; une bonne odeur d'herbe, de jeunes pousses, d'écorces humides donnait à l'air de la nuit une fraîcheur pénétrante; une vigueur jeune et résolue semblait flotter dans l'atmosphère et s'infiltrer jusqu'au plus profond des moelles; c'était un de ces soirs où l'on se sent courageux, où l'on voudrait partir pour la conquête du monde, où l'on ne peut rien entreprendre que de noble et de grand.

Il errait depuis un moment, et l'amertume qui l'avait poussé là se changeait peu à peu en un chagrin plus résigné, plus idéal, quand il entendit un pas sur le gravier. La clairière était bien isolée, mais jamais rien de mal n'y était arrivé; le petit bourg dormait depuis longtemps. Jacques s'arrêta et attendit.

Une robe grise passa devant lui, se dirigeant vers l'autre porte,

celle de Régine ; il s'élança rapidement vers la jeune femme, qui se retourna effrayée.

— Jacques ! murmura-t-elle en le reconnaissant.

Elle étendit la main vers un tronc pour se soutenir, et, palpante de sa peur passée et de son émotion nouvelle, elle resta immobile, appuyée aux branches inférieures d'un lilas. Il n'osait parler, craignant de rêver et de voir s'évanouir cette image tant aimée ; toute son amertume avait soudain disparu, faisant place à une joie intense et muette.

— Vous étiez ici ? dit-il enfin, très-bas. Il lui semblait que le son de sa propre voix devait lui blesser les oreilles.

— Oui... depuis ce matin... mes vieux parents sont malades et tristes...

Elle baissa la tête : il y avait longtemps qu'ils étaient tristes et malades, mais elle n'avait osé venir les voir plutôt, craignant aussi peut-être une rencontre inévitable.

— Vous êtes seule, dans ce bois, la nuit ? demanda-t-il avec un reste de soupçon ; votre mari vous laisse sortir seule ?

— J'étais venu écouter les rossignols, répondit doucement Régine, ils chantent si bien. Je ne suis pas mariée, ajouta-t-elle plus bas.

Jacques, ivre de joie, sentit tout à coup que cette heure allait faire date dans sa vie.

— Les rossignols chantaient aussi bien autrefois, dit-il, s'enthousiasmant soudain, et cela ne vous a pas empêchée de partir !

Elle secoua tristement la tête et se mit à marcher dans l'étroit sentier ; ils avaient quitté les coudraies et cheminaient maintenant sous les pins, dans l'ombre parfumée de senteurs résineuses.

— Ce n'est pas moi qui suis partie, dit-elle enfin.

Un rayon de lumière qui passait par une trouée montra à Jacques son doux visage, un peu amaigri, mais toujours aussi beau et cent fois plus charmant...

— C'est moi, j'en conviens, mais je l'ai fait pour ne pas vous nuire, pour vous laisser libre...

— Hélas ! s'écria-t-elle en serrant l'une contre l'autre ses mains nerveuses, étais-je libre ? Est-on libre quand le cœur s'est donné, quand...

Elle se tut ; ses lèvres tremblantes l'empêchaient de parler.

— Vous m'aimiez donc ? lui demanda Jacques.

— Oui, je vous aimais ! Je puis vous le dire à présent que les années ont tout ôté, tout détruit, à présent que j'ai appris à souffrir... Mais l'épreuve a été cruelle ! Pourquoi m'avez-vous fait subir ce martyre ? Trop d'orgueil, sans doute ! Ah ! vous autres hommes, vous avez plus d'orgueil que d'amour, tandis que nous...

— Vous n'avez pas d'orgueil, vous autres femmes ? Ce n'est pas par orgueil que vous avez gardé le silence ? C'était à vous de parler, vous qui étiez plus riche et plus considérée que moi... moi, pauvre diable !

— L'orgueil, toujours l'orgueil ! répéta Régine avec tristesse ; vous saviez que je vous aimais, cela ne vous suffisait pas. Il eût encore fallu vous le dire ! Allez, Jacques ! votre châtimement sera de connaître trop tard le cœur que vous avez perdu.

— Perdu ! demanda-t-il, non pas désespéré comme il eût dû l'être, mais plein d'une émotion joyeuse. Perdu ? Vous ne m'aimez plus ?

— Non ! dit-elle, en détournant la tête.

— Et moi, je vous adore, Régine, s'écria-t-il soudain en lui prenant les deux mains. Êtes-vous satisfaite, cruelle orgueilleuse ? J'ai passé cinq ans à vous maudire, à me maudire, à vous pleurer, et, vous, vous ne m'aimez plus ! Êtes-vous assez vengée ?

Elle détourna la tête pour cacher le flot de pleurs qui inonda son visage.

— Vous êtes vengée, vous êtes contente ? Et maintenant que me direz-vous ?

— Mon mari ! fit-elle en cachant ses yeux débordant de larmes sur l'épaule de Jacques.

Ils revinrent lentement par les sentiers semés d'aiguilles résineuses ; les branches des aliziers secouaient sur eux leurs grappes parfumées, les muguet dans les taillis ouvraient des clochettes sur leur passage, le bois tout entier semblait leur faire fête d'être enfin revenus ensemble, comme autrefois.

— Je crois, dit Régine au moment de se séparer, je crois qu'après tout il vaut mieux que nous ayons souffert... Nous sommes meilleurs et nous nous aimons mieux.

Il lui serra une dernière fois la main et la laissa disparaître derrière cette petite porte qui désormais lui serait toujours ouverte... En ce moment, le rossignol, son voisin, que sa présence n'effarouchait pas, lança dans l'air calme une fusée aiguë de notes triomphantes, et ses rivaux lui répondirent au loin ; pendant un instant, ils chantèrent tous trois en même temps leur hymne à la joie.

— Ah ! s'écria Jacques en rentrant dans son parterre doucement éclairé par la lune sur son déclin, vous avez beau chanter, vous n'êtes pas aussi heureux que moi !

HENRY GREVILLE.

Au Bouron-Nemours, 24 avril 1878.

REVUE DES MAGASINS

On nous demande quelques explications au sujet du corset *Anne d'Autriche* de M^{mes} DE VERTUS sœurs (12, rue Auber). Ce modèle a été créé uniquement dans le but d'allonger la taille et de faire valoir les nouvelles toilettes. On le fait en beau coutil anglais ou en soie, à volonté ; la coupe en est réglée par le même principe qui gouverne la *Ceinture Régente*. Avons-nous besoin d'ajouter que le haut du corset est garni de ruban et de dentelle, et que tout le travail est extrêmement soigné. Mais ce corset, entendons-le bien, convient surtout aux jolies femmes qui tiennent à avoir cette fine taille de guêpe à laquelle la mode actuelle les convie.

La *Ceinture Régente*, au contraire, convient à toutes les femmes, et elle est établie de manière à ne causer ni fatigue ni préjudice à la santé. Ce modèle est, pour cette raison, le corset qui convient le mieux aux jeunes filles. Nous le recommandons à l'attention des mères de famille.

La *Ceinture de repos* de M^{mes} de Vertus sœurs justifie pleinement son titre ; elle est facile à mettre et à ôter, outre qu'elle est admirablement proportionnée et maintient le corps sans raideur gênante.

Il ne faut pas oublier non plus que M^{mes} de Vertus sœurs possèdent un joli choix de jupons blancs pour costume court et robe à traîne ; ces jupons sont intelligemment compris et montés avec un soin et une élégance des plus corrects.

— L'avantage considérable qu'offre la maison POIVRET ET C^{ie} (61, rue Montorgueil) de fournir une bonne chaussure cousue au même prix que la chaussure clouée lui a acquis une clientèle aussi nombreuse que choisie. Il en résulte qu'ayant un débit considérable de ce qu'elle produit elle a toujours de la nouveauté.

Parmi les derniers modèles de chaussures de cette maison, nous recommanderons à nos lectrices la demi-botte « bain de mer » en toile à voile, avec bandelettes de cuir jaune, d'une coupe et d'une solidité parfaites, à 12 francs ; puis la demi-botte en coutil fantaisie à carreaux grisaille, avec empeigne de chevreau glacé, de même prix que le précédent modèle. Ces deux types sont très-recherchés à la mer et aux eaux.

Dans la nombreuse série de souliers habillés qui témoignent du talent de la maison Poivret au point de vue de la coupe, on n'a que l'embarras du choix : le soulier de chevreau doré découvert, avec ou sans nœud alsacien, ou bien à une barrette avec doubles nœuds et boucles de fantaisie, vaut, selon le genre de garniture, de 9 à 12 francs ; le soulier *Charles IX*, à talon Louis XV, avec barrettes et appliques d'acier, est marqué 20 francs, et si l'on ajoute un coquillé de satin, 21 fr. 50. Enfin, le prix du soulier *Marion-Delorme*, le grand succès de la saison, absolument exclusif à la maison Poivret, varie également de 16 à 20 francs, selon que le talon est ou non Louis XV.

Le catalogue illustré des chaussures de la maison Poivret est à la disposition de toutes les personnes qui le veulent demander.

M. G. A.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.